

réduction indirecte le plus ancien du massif de Paimpont, et un des plus anciens de l'Ouest. Des mesures électriques et magnétiques ont été menées sur la chaussée pour détecter la présence d'installations éventuellement scellées sous la chaussée. Elles fournissent des pistes. L'hypothèse demanderait cependant plus ample confirmation sous la forme de fouilles.

C'est là que se termine l'ouvrage, sur une simple page consacrée à la question de la transition/rupture ou continuité entre les « grosses forges » et les « grandes forges ». Fin un peu abrupte, car on pouvait attendre un chapitre de conclusion et de synthèse que rendaient nécessaires les profondes différences d'approche, de fond et de forme entre chacune des contributions. De même, on aurait aimé que soient encore plus nettement posées et développées les problématiques qui structurent cette recherche : datation des sites, caractérisation des vestiges, meilleure définition des chaînes opératoires, évolution des techniques.

Remarquons d'autre part que ce travail peut amener à réfléchir aux rapports entretenus par l'archéologie de fouille, les études de laboratoire et le travail d'archives. Certes, la complémentarité de leurs apports éclate tout au long des 221 pages. Il serait pourtant nécessaire d'en observer les contraintes, les limites, les différences de raisonnement, de méthode, d'échelle, aussi bien dans le temps que dans l'espace. En d'autres termes ne faut-il pas formuler ce paradoxe qui fait qu'elles sont à la fois incompatibles et indissociables ?

Retenons surtout que cet ouvrage fournit une importante contribution archéologique à la connaissance de la forêt et du fer aux XIV^e et XV^e siècles. Le mérite est d'autant plus grand que cette archéologie minière et métallurgique cumule nombre de difficultés : fouilles programmées donc bénévoles, fouilles en forêt avec les contraintes inhérentes au milieu, et enfin fouille de ferriers aux données et à la manutention souvent ingrates. Le résultat est pourtant au rendez-vous avec un riche corpus de sites recensés et surtout fouillés qui fait de la Haute-Bretagne une région de référence en la matière. J.-B. Vivet doit en être félicité, lui qui depuis des années paie de sa personne à la fois en fouillant et en suscitant nombre de travaux autour de sa recherche.

Jean-Claude MEURET

André CHÉDEVILLE et Daniel PICHOT (dir.), *Des villes à l'ombre des châteaux. Naissance et essor des agglomérations castrales en France au Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Archéologie et Culture, 2010, 239 p., nombreuses figures et illustrations.

Vigoureusement mise en avant dans les années 1970 à la suite de la thèse de P. Toubert sur le Latium et des premières journées internationales de Flaran, la question des peuplements castraux demeure toujours un thème majeur de l'histoire médiévale.

La célébration du millénaire de Vitré, ville castrale typique en Marche de Bretagne, a été l'occasion de réunir un colloque pour esquisser, à travers l'espace français, un état de la recherche sur un phénomène souvent évoqué mais inégalement étudié. Les actes de cette rencontre savante font l'objet d'une édition particulièrement soignée dans le présent ouvrage, au sein de la belle collection Archéologie et culture des Presses universitaires de Rennes.

Sous la houlette de Daniel Pichot et de notre regretté ami André Chédeville, dix-sept communications ont revisité les problématiques élaborées notamment par A. Debord, M. Bur, A. Chédeville lui-même ou B. Barrière, comme la concrétion autoritaire de l'habitat par les seigneurs, les relations complexes entre château et bourg, la place des bourgs castraux à l'origine du second réseau urbain venu renforcer le maillage relâché des villes gallo-romaines. Inévitablement, ont d'abord été posés les problèmes de vocabulaire, de définition, d'identité, d'évolution. Comment traduire *castrum* et faut-il le traduire ? Comment cerner le caractère urbain d'une agglomération ? Ici, la notion de centralité forgée par un aménageur-géographe allemand W. Christaller vers 1930 et vulgarisée par la géographie urbaine américaine après 1970 vient à l'aide des médiévistes. Comment se présente la genèse de l'agglomération castrale ? Le château est-il à l'origine du peuplement ou bien est-il implanté en un secteur où l'occupation humaine est déjà en place ? À quels facteurs tiennent les réussites et les échecs ?

La diversité des cadres retenus, des approches mises en œuvre fait toute la richesse de l'ouvrage. Certaines contributions sont des études de cas très précises ; d'autres sont de véritables petites monographies régionales. Les unes se fondent principalement sur la documentation écrite, d'autres font aussi appel à l'archéologie, voire à la statistique. Toutes ont en commun la grande qualité des illustrations, cartes, plans, photographies, dont il faut également remercier l'éditeur.

Sans recouvrir l'ensemble du territoire français actuel, l'ouvrage effectue néanmoins un très large tour d'horizon, dans les Pays de l'Entre-Deux, la Lorraine (J.-L. Fray), la Franche-Comté (A. Bouvard), la Champagne (J. Lusse), la Savoie (J.-P. Leguay), ou dans ceux du Midi, l'Auvergne (J. Teyssot, R. Pommier), la vallée du Rhône (P.-Y. Laffont), le Languedoc (M. Bourin), la Gascogne (B. Cursente), le Bordelais (S. Faravel, F. Boutoule). L'Ouest est fort bien représenté avec la Normandie (F. Neveu), l'Anjou (N.-Y. Tonnerre), le Poitou (C. Jeanneau) et la Touraine (A. Moreau).

Comme il se devait pour un colloque organisé à Vitré, la Bretagne occupe une place de choix avec cinq articles substantiels, regroupés sous le titre « l'exemple breton », et de fréquentes références en conclusion. Deux études spécifiquement consacrées à Vitré, l'une portant sur le château et la ville (D. Pichot), l'autre sur les apports des fouilles archéologiques en cours (F. Fromentin), deux communications relatives à de vastes secteurs, la Marche de Bretagne (J.-Cl. Meuret), la Cornouaille,

le Léon et le Trégor (P. Kernévez, R. Le Gall-Tanguy), enfin une dernière parcourant la Bretagne entière des villes castrales au xv^e siècle (J.-P. Leguay) offrent ainsi un large panorama sur les peuplements castraux dans le duché au Moyen Âge.

Avec un bel entrain, D. Pichot et J.-Cl. Meuret renvoient aux vieilles lunes la thèse de La Borderie, historien de la Bretagne et député de Vitré, selon laquelle les villes castrales de la Marche bretonne seraient nées *ex nihilo* au xi^e siècle de la seule volonté des ducs. La découverte en 1864 de cent sépultures du haut Moyen Âge à Vitré signalée puis occultée par La Borderie, de nombreuses autres données archéologiques, quelques mentions textuelles attestent l'existence de proto-agglomérations antérieures à la construction des forteresses. Bref, le château ne crée pas le peuplement ; il vient l'organiser, le polariser. Il y a là une différence notable avec l'*incastellamento* méridional. Dans la Marche, l'évolution vers le caractère urbain d'une agglomération doit beaucoup à une interaction entre le politique, le religieux et l'économique, l'implantation de fortes baronnies se conjuguant à une ligne d'échanges et à la mise en place d'équipements religieux, le plus souvent sous la forme de prieurés. Rappelons ici l'article lumineux d'A. Chédeville, la « guerre des bourgs », dans les mélanges R. Fossier.

À partir de leurs propres recherches, de la thèse de C. Amiot, des fouilles récentes des châteaux de Guingamp et de La Roche-Maurice, en croisant les données archéologiques et l'approche textuelle, malgré une évidente pénurie documentaire, P. Kernévez et R. Gall-Tanguy proposent un inventaire des bourgs castraux de Basse-Bretagne. Ils ont retenu ainsi une trentaine d'agglomérations d'origine castrale pour une région excédant 10 000 km², ce qui constitue, au regard d'autres territoires, une densité assez faible à cette réserve près que la définition du bourg castral et que les méthodes utilisées pour le recensement ne sont pas toujours les mêmes. Là aussi, sans surprise, les bourgs jouent un rôle de chef-lieu. Ils fixent des foires et des marchés ; ils deviennent le centre de châtellenie.

Nous retrouvons, avec J.-P. Leguay, les bourgs castraux placés sous l'autorité des ducs ou des barons à la fin du Moyen Âge, après la guerre de Succession. Le paysage a bien changé. Le temps, où ces agglomérations se réduisaient à une rue principale, est désormais lointain. Les villes castrales sont, au xv^e siècle, des chantiers permanents ; leur évolution aboutit à une sorte de marginalisation du château dans le système défensif. Des kilomètres de remparts sont construits. Les édifices religieux sont restaurés, agrandis, embellis. La construction civile, à commencer par les halles et les maisons communes, connaît un essor semblable. Le tissu urbain s'étend aux « forsbourgs ». En spécialiste des nuisances, J.-P. Leguay ne nous épargne pas et à juste raison les odeurs des « marres et des bouillons » ou des « merderons ». Il n'oublie pas non plus, au sein de la société, à côté des nobles, des bourgeois et des artisans, les miséreux, les asociaux et les réprouvés. Quant à l'émancipation politique, pour être tardive, progressive, elle n'en est pas moins

réelle. Bref, nous avons là le tableau d'un second réseau urbain assez prospère pour lequel les événements de 1487-1491 seront vécus comme un véritable traumatisme.

On le voit, l'ouvrage apporte de belles et bonnes mises au point sur les peuplements castraux, notamment en Bretagne. Parmi les conclusions auxquelles aboutissent les différentes études, l'on peut noter que le phénomène castral obéit à une chronologie diverse, le XI^e siècle étant décisif en Bretagne, que les créations évoluant vers une dimension urbaine sont majoritairement le fait d'une haute autorité, prince, comte, vicomte, que la conscience urbaine ne s'esquisse que bien après la construction du château, comme à Vitré, que les enquêtes sur les cadastres dits napoléoniens révèlent encore plus d'éléments sur la morphologie urbaine que ce que l'on pensait.

L'auteur de la recension aurait aimé terminer sur le relevé de tous ces apports mais il ne peut s'empêcher d'avoir une pensée émue pour B. Barrière, A. Debord, H. Guillotel, A. Chédeville trop tôt disparus et qui auraient eu encore tant de choses passionnantes à nous dire sur tous les thèmes évoqués.

Jean-Luc SARRAZIN

Philippe BONNET et Jean-Jacques RIOULT, *Bretagne gothique, l'architecture religieuse*, Paris, Picard, 2010, 485 p.

Une dense introduction d'environ 70 pages met en place le cadre historique et « les formes du gothique breton ». Sans se plier à un résumé de l'histoire du duché de Bretagne entre 1150 et 1532, les auteurs soulignent les grandes phases du mécénat princier, qui a largement contribué à l'éclosion et au triomphe du gothique. On doit cependant noter que rien n'eût été possible sans l'impulsion et la ténacité des évêques, des abbés et des chapitres cathédraux, et sans la générosité plus ou moins spontanée des simples fidèles. Le plus souvent, en effet, les ducs de Bretagne n'ont opéré que des versements modestes en faveur des différents chantiers (Le Folgoët, Locronan etc.) et ont choisi une solution indolore pour eux : la concession d'une recette fiscale, comme celle du billot de vin, ou l'instauration d'une foire franche. En dehors de quelques gestes éclatants (ici une grande verrière, ailleurs une chapelle privative), ils n'ont financé qu'indirectement la construction religieuse. Cela admis, il est tout à fait légitime de prendre acte, comme le font les auteurs, d'une impulsion politique et culturelle « plantagenet » à la fin du XII^e siècle (voir la nef de la cathédrale de Saint-Malo), et « capétienne » au XIII^e siècle (voir le plan de la cathédrale de Quimper), cette dernière étant concurrencée par des influences anglaises bien perceptibles à Dol et à Saint-Mathieu de Fine-Terre.

À partir de la guerre de Succession de Bretagne (1341-1364), le mécénat est devenu une arme politique, les partis de Blois et de Montfort cherchant à s'enraciner localement et à se gagner les faveurs des populations. L'anglophilie de Jean IV de